

Soutenance de thèse

« De l'accélération urbaine chinoise. Effets, contre-effets, représentations »

Jérémy Descamps, 24 juin 2022

Madame la Présidente du jury,

Mesdames et Messieurs les membres du jury, chers Directeurs, cher public, collègues, famille et amis, je vous remercie d'être présents aujourd'hui. C'est à la fois un honneur et une fierté pour moi de venir soutenir ma thèse et à ce titre, je tiens à remercier chaleureusement ceux qui ont contribué à rendre cette expérience possible – c'est un travail certes individuel, mais aussi d'équipe, avec une forte mobilisation de l'École urbaine de Lyon et de l'INSA Lyon pour que cette VAE puisse se réaliser. Je remercie aussi les membres du jury pour leur temps, Jérémy Cheval pour son excellente supervision, et ma femme Marie Terrieux pour son incroyable soutien.

Je vais en liminaire de cette présentation me présenter ainsi que mon parcours, et vous faire part des grands questionnements qui ont guidé mon travail. Je reviendrai ensuite sur l'organisation de mon activité en Chine, puis sur mes investigations sur l'urbain qui ont permis d'identifier le sujet clé de l'accélération urbaine chinoise. Enfin, je vous ferai part des principaux résultats de mes recherches.

Je suis sinologue et urbaniste, titulaire d'une Maîtrise de langue et civilisation chinoises à l'Inalco et d'un Master à l'Institut d'urbanisme de Paris. Mon parcours est d'emblée marqué par un croisement de disciplines *a priori* éloignées, et c'est précisément ce qui a constitué l'essence de mon activité – langage et espace trouvant un terreau très fertile en Chine. J'ai passé dix-sept ans de ma vie en Chine, sur une période s'étendant de 1992 à 2016-2018. J'ai vécu dans la densité hongkongaise, dans la fournaise cantonaise, dans la lointaine et sibérienne Harbin ; dans la bourgade confucéenne de Qufu ; à Pékin, la capitale aux mille tourments ! Mon expérience de *l'habiter* a marqué durablement ma vision d'une Chine aux identités urbaines plurielles – assez loin des *Mille villes à une face*, pour reprendre une expression en vogue sur la Toile chinoise au sujet de l'urbanisation du pays.

Ma carrière s'est principalement déroulée dans les domaines de la ville et de l'architecture. Après avoir travaillé pour l'ENSA Paris-Malaquais puis l'Observatoire de l'architecture de la Chine contemporaine, j'ai ouvert en 2007 à Pékin, Sinapolis, un bureau d'études et de recherche pluridisciplinaire spécialisé sur la Ville. Je suis resté à Pékin plus de dix ans. En rentrant en France en 2016, j'ai rouvert un atelier consacré à la recherche urbaine tout en dispensant des enseignements à l'ENSA Paris-Val de Seine, puis à l'ENSA de Strasbourg en tant que Maître de conférences Associé. En parallèle, a germé en moi l'envie de réaliser le décryptage de mon « terrain » chinois. La thèse par VAE m'a semblé être le meilleur dispositif pour permettre ce travail réflexif, à la fois pour transmettre et formaliser au niveau scientifique mon expérience de l'urbanisme.

Les étapes pour préparer ma thèse ont été nombreuses, passionnantes et parfois difficiles. En tant que père de famille, enseignant, gérant d'atelier, avec la crise sanitaire du Covid que nous avons traversée, il aura fallu user de ce que l'écrivain Michaël Ferrier, spécialiste du Japon, définit comme sa « *technique terroriste : sauvegarder des temps d'écriture et les faire exploser partout. Dévaster les calendriers* ». Ma femme peut en être ici témoin !

Du fait de cette pandémie, ce travail est survenu à un moment de profond renfermement de la Chine : il n'en devient donc que plus précieux. La crise sanitaire m'a interrogé sur la récurrence de telles catastrophes en Chine – on sait que le pays a connu trois zoonoses majeures en à peine quinze ans. Cette crise apparaît comme symptomatique d'un dérèglement du développement, pour lequel en Chine l'urbanisation reste un puissant moteur et dont j'ai été le témoin privilégié. Bien sûr, il n'est pas ici question d'isoler la Chine, puisque, comme nous le dit le sinologue américain Arif Dirlik, « *ce qui arrive en Chine arrive dans le monde, et ce qui arrive dans le monde arrive en Chine* ».

En vivant et travaillant en Chine pendant les années 2000 et 2010, j'ai pu observer de près un double mouvement d'urbanisation, en apparence contradictoire. D'un côté, une urbanisation *sui generis*, généralisée, pilotée par le haut, adossée au marché chinois et mondial, très rapide et assez brutale, et qui a généré une production quantitative de la ville. Le taux d'urbanisation chinois a bondit de 19 % en 1980, à près de 64 % aujourd'hui, avec une augmentation importante avant 2010, qui comprend non seulement l'accroissement des villes et des populations urbaines mais surtout la multiplication des villes. De l'autre, l'émergence d'un urbanisme par le bas, où de nouveaux acteurs prennent part de façon accrue au processus d'urbanisation, dans un cadre politique pourtant réputé verrouillé. Ils sont issus de la société civile, des milieux académiques, intellectuels, culturels et artistiques, ce sont aussi des habitants, des internautes,

des journalistes indépendants. Je me suis interrogé sur les liens de cause à effet entre ces deux phénomènes, l'un *par le haut* et l'autre *par le bas*. J'ai alors émis l'hypothèse, centrale dans ma thèse, que l'urbanisation rapide pouvait être à l'origine de la montée en puissance de ces nouveaux groupes d'acteurs, se positionnant contre un mode d'urbanisation devenu pour eux ambivalent, désireux de produire un urbanisme plus humain, redéfinissant en profondeur l'approche traditionnellement descendante de la planification urbaine. *L'accélération urbaine* m'est apparue comme une nouvelle clé de lecture de l'urbanisation chinoise, car elle en déplaçait le curseur habituel d'analyse (ce qui a pu constituer une contrainte). Ma thèse questionne ainsi les conditions de formation d'un nouvel urbanisme, politisé, d'acteurs et de projets à l'aune de *l'accélération urbaine*, vecteur de cette transformation majeure.

Dans la jungle des faits

Mais revenons un peu en arrière. Lorsque je crée à Pékin Sinapolis, l'idée, au-delà de chaque mandat ou mission, est de contribuer (dans la tradition sinologique !) à construire une connaissance sur la Chine *via* le domaine de la ville, dont l'étude restait assez embryonnaire en Occident. Et progressivement, la construction de cette connaissance s'est muée en une connaissance sur les conditions de génération de l'urbain contemporain, *via* l'urbanisation chinoise. Ce sont donc avant tout ces allers-retours entre sinologie et urbanisme, empiriques et en miroir, qui définissent au plus juste ma pratique.

À Pékin, dans l'atelier de Sinapolis situé dans les hutong, notre activité est à la fois hétéroclite et assez expérimentale. Elle s'organise en trois axes distincts mais interdépendants : *les études urbaines* à l'adresse de collectivités chinoises et d'organismes internationaux, combinés avec des travaux souvent très visuels sur la ville. *L'ingénierie de projets interculturels*, colloques, expositions, rencontres à l'interface des organisations publiques et parapubliques européennes et chinoises. Enfin un axe de *diffusion des savoirs*, avec une activité de veille puis la création d'une plateforme Web, le magazine anglophone *Modu* dédiée à l'urbain chinois. Notre activité média a contribué pendant près de dix ans, par quelques 400 publications, à alimenter et à faire circuler les connaissances sur l'urbain chinois.

Lors de ma préparation pour la VAE, j'ai mis à plat l'intégralité de mes travaux en les organisant selon une grille de lecture différente que celle que j'avais l'habitude d'exploiter. J'ai fait émerger cinq grands thèmes représentatifs de ma pratique, mariant fonds et formes : *approches par les acteurs, par les projets, nos activités médias, notre pratique du projet et nos « recherche-crédation »*. Les trois premières approches entrent dans une partie du corpus que

j'ai nommé *Transcrire (transcrire la langue, transcrire l'espace)*, puisque ces travaux s'adressaient à un public occidental et s'appuyaient davantage sur mes compétences de sinologue. Les deux suivantes correspondent à la pratique et la recherche expérimentale *en* urbanisme, regroupées dans *Faire*. Par cette itération forte entre la connaissance et le faire, je me définis donc comme un *observateur-acteur*. La démarche VAE a mis en exergue l'acuité de ces deux démarches corrélées et les champs disciplinaires sur lesquels elles s'appuyaient mutuellement pour opérer. Elle a également révélé que c'était la complexité urbaine chinoise qui nous avait finalement obligé à adopter des méthodologies singulières de projets, selon des procédés d'analyse *transcalaire, transdisciplinaire et transmédiatique*.

À ce titre, j'ai poursuivi cette réflexion sur les procédés transverses d'analyse, en travaillant aussi sur *la forme* de ma thèse comme partie intégrante de mon processus de travail scientifique – en protocolisant le corpus.

La fabrique accélérée d'un espace urbain polyphonique

Ainsi ré-analysées, nos investigations, menées dans de multiples villes dans le cadre de projets variés – de projets urbains à la réalisation de documentaires, d'expositions à des voyages d'études et parcours urbains, de recherches-actions à des recherches-crétions – ont mis en évidence un travail transverse d'enquête sur le *lieu* en Chine. En passant en revue ma production écrite et visuelle en lien avec l'image et les représentations de l'urbain, *l'étude du lieu* nous a permis de constater l'accélération urbaine de façon empirique en de multiples villes, en de multiples points. Le mot *lieu* en chinois nous indique la notion fondamentale de *repères*. La *terre, di*, premier caractère qui le compose, et les *orientes, fang*, signifient à la fois *l'ancrage et l'orientation*, soit *une projection sensible dans l'espace*. Pour autant, les multiples lieux que nous avons traversés étaient précisément en attente de *repères*. Le lieu est pris entre grande instabilité – abandon, destruction, ruines, vacances à très grande échelle – et nouveaux physiques autant qu'idéels (c'est-à-dire des concepts qui les transforment).

Dans cette ville *juxtaposée*, ou *polyphonique* (j'emprunte ces termes à Rem Koolhaas et Jean-François Billeter), l'action institutionnelle, commerciale ou intellectuelle sur la spatialité engendre la production de lieux où se confrontent plusieurs *nouvelles formes urbaines*. Ainsi se côtoient : 1) la *massification urbaine*, fruit de la planification quantitative associée au marché immobilier à des fins de logements, d'industries, et d'équipements, reproduits identiquement sur une large échelle ; 2) les *environnements de synthèse*, fruit de la promotion immobilière commerciale et d'images de synthèse de projet ; enfin, 3) ce que j'appelle la *recherche d'un compromis*, par l'action émergente

d'architectes et d'urbanistes s'érigeant contre les solutions urbaines standardisées, et attribuant au lieu une nouvelle urbanité par l'entremise du projet – qui en quelque sorte, *l'irradie*. Il est intéressant de constater qu'un même processus de mutation a donc pu engendrer simultanément des productions très hétéroclites en un même territoire, attestant aussi du dynamisme qui renouvelle la pensée urbaine chinoise dans un court laps de temps.

Ce faisant, cette poussée d'urbanisation, qui entraîne une diversité de modèles, empruntés ou non, ne suffit pas à déterminer le phénomène d'*accélération* que nous avons observé, qui est loin de se limiter à la production spatiale. Dans le cadre de la VAE, nous avons cherché à savoir quels étaient les grands ressorts d'accélération qui pouvaient conditionner l'urbanisation. Nous avons constaté que la chose urbaine chinoise n'accélérait pas seulement *en soi*, mais qu'elle était aussi enchâssée dans un processus d'accélération macroscopique qui la *dépasse* et la *provoque*, nous faisant envisager *l'urbanisation tout à la fois cause et corollaire de l'accélération en Chine*.

Pour comprendre, nous sommes allés puiser dans la théorie sociale et la sociologie, en pointe en matière d'analyse des Temporalités. Nous avons ainsi pu identifier le phénomène d'accélération comme véritable paradigme de la modernité tardive – tel que magnifiquement théorisé par Hartmut Rosa par son concept phare « d'accélération sociale » : accélération *technique*, du *changement social* et des *rythmes de vie*, se produisant de façon enchaînée et potentiellement dangereuse. À partir de la thèse de la modernité de Rosa, qui est de dire que « *la caractéristique des sociétés modernes est de ne pouvoir se stabiliser que de manière dynamique* », nous avons émis l'idée que les *effets d'accumulation urbaine* en Chine – migrations campagne-ville pour générer un nouveau marché de consommateurs, part conséquente de l'immobilier dans le PIB, hautes stimulations technologiques dans la construction urbaine, etc. – permettaient au pays de parvenir à sa *stabilisation dynamique*. Nous avons aussi étudié le concept de « *compressed modernity* » en Asie de l'Est théorisé par Chang Kun-Sup, où cohabitent de multiples risques (écologiques, nucléaires, industriels, effondrements, incendies...), provoqués par un télescopage de temporalités du fait du rattrapage de modernisation calquée sur le modèle occidental que se sont imposés des pays comme la Corée du Sud ou la Chine. Lié à la modernité compressée est-asiatique, potentiellement explosive, la sociologue Laurence Roulleau-Berger nous a éclairé sur ce qu'elle définit comme la « *compressed urbanisation* » en Chine, qu'elle considère comme « *phénomène majeur* » de la *modernité compressée* de Chang, et qui selon elle donne lieu à des configurations urbaines, politiques ou écologiques inédites. En résumé, pour la sociologue Shi Yunqing, l'explosion de l'urbanisation à partir des années 1990 a

fait naître des *temporalités* nouvelles, contractant tradition et modernité, capital mondial et autoritarisme d'État, socialisme et capitalisme, mais a aussi fait surgir de nouvelles subjectivités sociales justement en réaction « à l'empiètement de l'urbanisation à grande échelle sur la vie quotidienne des gens ».

L'analyse de nos propres travaux dans le cadre de la VAE nous a permis de revenir sur les connaissances que nous avons nous-même produites sur l'accélération en Chine, notamment par les rapprochements entre expériences mobilitaires associées au développement des villes et les perceptions de la vitesse chez les individus, dans le cadre d'un projet que j'ai piloté mariant arts et SHS. Les travaux de la revue *Urban China* ont quant à eux pointé les liens directs entre *accélération et compression urbaines* (*chengshi jiasu yu yasuo*), qu'ils attribuent aux parachutage brutal des nouvelles infrastructures du train express qui relie les villes, qui ont pouvoir d'émanciper mais aussi d'aliéner la société. Ils s'interrogent ainsi : « *La vitesse sert-elle les gens, ou les gens servent-ils la vitesse ?* »

A la lumière de l'étude de ces travaux qui associent Temps, Espaces et Société, nous nous sommes intéressés à comment concrètement l'urbanisme, ou plus exactement la planification spatiale en Chine, pouvait participer de ce régime de réification et de dynamisation de l'espace-temps. En d'autres termes, quels seraient les mécanismes urbains de l'*accélération* – soit, en physique newtonienne, *une augmentation quantitative dans une même unité de Temps* (cette *unité de Temps* pouvant alors être comparée au processus plus linéaire de la construction urbaine européenne, par exemple) ? Depuis 1988 (quand la marchandisation du foncier et de l'immobilier est autorisée par la Constitution chinoise), le premier mécanisme repose au niveau local sur le système d'expropriation des terres urbaines qui appartiennent à l'État central et le processus de destruction-construction, ainsi que sur la captation de la rente foncière des terres possédées par les collectivités rurales, qui a permis de préempter à très grande échelle le foncier agricole autour des villes, à la fois pour s'urbaniser, mais aussi pour s'autofinancer grâce à la plus-value foncière, créant au passage un « surplus d'urbanisation ». Ce système s'appuie largement sur la planification urbaine fonctionnaliste, voire hyper-fonctionnaliste, qui encourage le développement urbain plus qu'elle ne le contrôle (avec une ambiguïté au niveau des *plans de contrôle détaillé*). Le second mécanisme est déterminé par une compétitivité commerciale féroce entre grandes régions urbaines et avec l'international, générant une métropolisation/ mégalopolisation des principaux pôles urbains du pays, particulièrement après l'entrée de la Chine à l'OMC en 2001 ; de vastes clusters urbains font figures de zones

« d’urbanisation rapide » – là où ont été précisément constatées les plus grandes dégradations (culturelles, environnementales...) du pays.

Le paradoxe de l’accélération urbaine chinoise

Car ce qui a retenu mon attention au cours de ces années en Chine et ce que la VAE a permis de mettre en exergue, c’est bien le revers de la médaille de l’urbanisme performatif, que j’ai pu vivre et expérimenter en temps réel, et les réactions en chaîne pour faire face à la montée du péril urbain.

Si l’on observe les piliers du développement durable, comme nous l’avions souligné dans une étude pour l’Ocde en 2014, au niveau économique, le secteur de l’immobilier, encouragé par les objectifs de croissance à court termes des décideurs locaux et assisté par la planification spatiale, génère des impacts importants et croissants dans de nombreux autres secteurs. L’urbanisation accélérée – *via* notamment cet immobilier dérégulé – est source de dommages et de crimes économiques, et menace de banqueroute des villes surendettées ; elle est source de profonds conflits sociaux par la préemption du foncier agricole pour s’urbaniser, combiné avec les clivages importants ruraux / urbains dû au système du hukou (accès aux droits fondamentaux) ; elle est source de disparition des patrimoines urbains et architecturaux et de fragilisation de l’existant en ville ; et enfin, elle est source de pressions sur les ressources et l’environnement, combiné bien sûr avec la croissance industrielle, la consommation des ménages, l’explosion du parc automobile, etc. Les risques apparaissent quant à eux multi-scalaires, de local (explosion du port de Tianjin) à infrarégional (effondrement des écoles en « peau de tofu » lors du tremblement de terre du Sichuan), de géo-régional (transit de l’*Airpocalypse* des régions nord chinoises vers la Corée et le Japon) à mondial (la question peut désormais légitimement se poser pour le Covid). Cela a pu conduire à l’émergence d’une société plus *vigilante* quant aux *effets* de cette urbanisation accélérée.

Dans chacun de ces grands secteurs une mobilisation transactorielle s’est dessinée pour prendre de l’ampleur à l’orée de la décennie 2010, *contre-effets* qui déterminent un processus de changement incrémental, et qui transforment les relations État-population *par la gouvernance urbaine*. Ces nouvelles configurations nous ont amené à formuler le paradoxe majeur selon lequel *la déstructuration du territoire avait in fine mené à la structuration de l’urbanisme en Chine, au sens politique, actoriel et projectuel du terme*.

La thèse par VAE nous a permis de « donner la parole » à de nombreux acteurs dont nous avons au fil du temps capté les préoccupations. Ces perceptions offrent une chaîne de représentations éclatante, qui conteste, hors et parfois au sein-même du pouvoir, non pas le changement urbain mais ses

modalités d'exécution, au cœur desquelles agit la *vitesse*. Le secteur culturel mérite que l'on s'y attarde, que ce soit l'artiste Dai Guangyu, qui parle d'un gouvernement de « *hooligans* » du patrimoine, l'universitaire Zhang Song, qui parle dans la presse de « *la maladie urbaine chinoise* » des destructions, de Wang Shu et ses confrères architectes qui fomentent un « *contre-urbanisme* » de projets, et même l'ex vice-ministre de la construction Qiu Baoxing, qui vilipende les fonctionnaires locaux peu scrupuleux envers les centres anciens. Dans ce contexte de contestation, en même temps que de renforcement des réglementations et d'épuisement des ressources foncières, la protection du patrimoine et plus largement la régénération urbaine deviennent le moyen paradoxal pour l'urbanisme chinois de se déployer pleinement – par des projets partenariaux, par la recherche de compromis, par l'intégration habitante, par des méthodologies innovantes de projets, etc., tout cela atteste d'une nouvelle vitalité de l'urbanisme chinois. C'est aussi ce que nous avons pu constater sur le terrain, via nos propres actions dans les hutong par exemple. De même, nous avons vécu lors de notre présence en Chine le passage de revendications matérielles à immatérielles, avec une demande massive de la population urbaine en faveur de la prise en compte des problématiques environnementales, au premier titre desquelles la pollution de l'air, largement relayée et amplifiée grâce à Internet. Cette mobilisation populaire contre toutes les pollutions qui affectent la Chine, qui s'organise dans les villes mais aussi à la campagne, conduit à des rééquilibrages d'urgence, surtout normatifs mais parfois aussi politiques, de la part du gouvernement central.

Dans ce cadre, nous avons constaté que l'accélération de la dégradation de la situation en ville, qui génère tensions et conflits, combinée avec l'accélération des moyens techniques (diffusion Web, transferts de savoirs internationaux etc.) et l'accélération du changement social (nouveaux positionnements du collectif et de l'individu vis-à-vis de son environnement urbain), était un levier d'accélération des mesures en faveur de l'amélioration de la condition urbaine, et levier de changements quant aux pratiques urbanistiques.

Ces réflexions nous ont amené à formuler plusieurs propositions. Nous avons d'abord établi une première définition de notre concept d'*accélération urbaine chinoise*, que nous énonçons comme *un processus contradictoire d'accélération de et par l'urbanisation* : une *accélération de l'urbanisation* rendue possible par des mécanismes macroscopiques (accélération de la modernité, alliance État-Parti / libéralisation du marché), qui, tout en apportant de nouvelles opportunités, entretient un régime d'accélération-compression sociétal important (*accélération par l'urbanisation*) menant à des dérèglements et des risques, accroissant la lutte contre l'urbain dérégulé, pour lequel

l'urbanisme d'acteurs et de projets devient alors l'instrument principal de régulation. Concomitamment, nous avons élaboré *six thèses de l'accélération urbaine chinoise*, qui nous paraissent aujourd'hui plausibles au vu de toutes les données amassées dans le cadre des travaux de Sinapolis et de cette VAE.

Du côté des forces institutionnelles, la thèse de la *régulation* est ma thèse principale. Celle-ci propose de considérer que « l'urbanisme » s'enracine systématiquement pour régler l'urgence et réguler les problèmes générés par l'accélération urbaine. De nombreux signaux, systémiques, institutionnels et opérationnels attestent qu'une importante régulation est bien en cours (le NUP, le changement de gouvernance de la planification spatiale au niveau des ministères ou encore la notion de *comprehensive planning*). La thèse de la régulation est sous-tendue par deux autres thèses, celle de la *co-construction*, qui veut que l'accélération favorise aussi l'implantation d'un urbanisme partagé, nourrit par la circulation intense des concepts mondiaux, par exemple sur le *bottom up*. Ma troisième thèse est celle de la *(re/dé-)politisation* : l'urbanisme politisé n'est pas incompatible avec le système politique chinois, tant qu'il *se politise sans activisme*. Il doit en effet *se repolitiser* au niveaux des instances opérationnelles qui fabriquent l'urbain pour lutter contre l'expansionnisme des décideurs locaux, mais au passage *dépolitiser* au niveau des citoyens pour éviter tout débordement de l'urbain sur le champ politique.

Du côté des forces autonomes, la thèse de la *mobilisation* considère qu'il existe une mobilisation polymorphe et trans-acteurs en faveur des Milieux urbains comme ruraux et naturels, avec deux groupes d'acteurs se distinguant et correspondant fortement entre eux, l'acteur-concepteur, et l'acteur-citoyen, pour des mobilisations allant de (micro)mobilisations expérimentales, alternatives et tactiques à des contestations de masse sur le Net. Elle est sous-tendue par deux autres thèses. Celle de l'*association* considère que le déploiement d'un urbanisme *bottom up* est bien réel, mais qu'il reste conditionné par des freins institutionnels, politiques, opérationnels ou culturels. Enfin, ma thèse de la *stabilisation* explique que l'individu est en quête d'équilibres : il ne remet pas en cause les changements urbains mais plutôt la vitesse du changement et ses modalités. Par cette recherche d'équilibres, il active aussi son propre rôle dans l'édification spatiale.

Il est intéressant de noter que plutôt que de s'opposer, ces thèses viennent en fait se recouper, attestant de l'inexorabilité d'un nouvel urbanisme en Chine.

Pour clore cette présentation, je souhaiterais dire deux choses. La première est que cette VAE montre que ma pratique, qui répondait à des contraintes très

fortes, politiques, linguistiques, de temporalités, de type de missions, peut être véritablement constitutive de fondements conceptuels objectivant un savoir. Deuxièmement, je voudrais revenir sur la question des langages, thème qui figure au début de ma thèse. Je suis passé en quelques décennies de l'espace du langage qu'est la Chine, au langage de l'espace qu'est l'urbanisme. Mais le langage quantitatif et uniformisé de l'urbain m'a profondément déstabilisé à la fin de ma période en Chine. En rentrant en France, j'ai cherché à comprendre comment renouveler mon langage de la ville. L'apport essentiel de cette VAE est qu'elle m'a permis de me repositionner sur le langage avec lequel je pouvais continuer d'aborder l'urbain dans toute sa complexité : le langage visuel et textuel, l'image et les représentations, deviennent l'axe structurant de ma démarche, ce qui était possiblement inavoué auparavant. Les arts visuels, l'écriture me permettent non seulement d'activer une autre forme de pensée urbaine, mais aussi d'assumer les incertitudes que l'urbaniste est incapable d'assumer aujourd'hui – pourtant nécessaires. Et à ce titre, mon inscription en codirection à l'École urbaine de Lyon – qui a su porter des programmes de recherche urbaine aussi novateurs – n'est pas simplement dû au hasard.

Je vous remercie.

Jérémie Descamps

Mulhouse, juin 2022